



BRILL

Review: [untitled]

Author(s): Paul Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 26, No. 4/5 (1929), pp. 379-388

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4526904>

Accessed: 21/02/2011 05:30

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

BIBLIOGRAPHIE.

Ananda K. COOMARASWAMY, *History of Indian and Indonesian Art*, Londres, E. Goldston, 1927, in-4, 2 ffch. et 295 pages, avec 128 planches.

Ananda K. COOMARASWAMY, *Geschichte der indischen und indochinesischen Kunst*, trad. de l'anglais par Hermann Götz, Leipzig, Hiersemann, 1927, in-4, XI + 324 pages, avec 128 planches.

M. COOMARASWAMY doit à de nombreux et bons travaux la juste réputation de connaître autant — et plus peut-être — qu'homme au monde l'art hindou de toutes les époques sous toutes ses formes. Ce n'est pas lui dont la curiosité s'arrêterait lors de la conquête musulmane ou ne s'éveillerait qu'avec elle. Bien plus, il tâche à situer les origines de l'art hindou dans l'ensemble des civilisations préhistoriques ou protohistoriques de l'Asie moyenne et occidentale, et suit en outre cet art dans les régions où son influence a rayonné, au Népal, au Tibet, en Chine, au Japon, et surtout en Indochine et dans l'Insulinde. Son exposé, d'un intérêt constant et appuyé sur une documentation iconographique très heureusement choisie, est à mon avis la meilleure histoire générale de l'art hindou dont nous disposions actuellement.

Cette mise au point était d'ailleurs nécessaire et vient à son heure. Les remarquables découvertes de Harappa dans le Panjâb et de Mohenjo-Daro dans le Sind ¹⁾ ont brusquement fait reculer

1) Le buste d'homme en calcaire trouvé à Mohenjo-Daro et que M. C. reproduit sur sa planche I est d'une puissance d'expression étonnante, obtenue d'ailleurs avec des moyens très simples; ce n'est pas l'essai hésitant d'un primitif, et il suppose déjà une longue tradition.

de deux millénaires l'archéologie de l'Inde protohistorique et l'ont mise en relation avec les anciennes civilisations de Mésopotamie. Les fouilles des sites Maurya et Śuṅga ont rendu des sculptures nombreuses et qui complètent avantageusement ce qu'on pouvait déduire des monuments connus de Bharhut, de Sāñcī, d'Amarāvati. Les connaissances sur l'art de "Mathurā" s'ordonnent, à part du domaine gandhārien. L'art Gupta s'étudie dans toute son expansion, et les explorations de l'Afghanistan et du Turkestan chinois d'une part, d'autre part les travaux des services archéologiques de Birmanie, du Siam, de l'Indochine française et des Indes néerlandaises fournissent aujourd'hui une documentation abondante sur ce que l'Inde a envoyé au dehors et sur la manière dont les divers tempéraments indigènes ont assimilé cet apport et réagi vis à vis de lui. Enfin, et pour revenir à l'Inde propre, ses manifestations plus tardives, monuments médiévaux, peintures rajput, etc., ont fait depuis un quart de siècle l'objet de publications nombreuses, tant dans l'Inde qu'en Europe, ou en Amérique avec M. C. lui-même.

De tout cela, M. C. est merveilleusement informé, mais sa synthèse même montre que, si beaucoup est fait, trop reste à faire pour que les questions les plus importantes soient encore susceptibles de solutions assurées. La tendance de M. C. est de ne pas admettre que l'Inde ait beaucoup reçu du dehors, et de chercher en outre dans l'Inde l'origine de créations ou d'inventions qu'on ne tend pas toujours à lui attribuer. La place que l'Inde aurait occupée dans une grande civilisation protohistorique de l'Asie moyenne et occidentale, son rôle d'initiatrice vis-à-vis de la civilisation sumérienne et même égyptienne (p. 5), le caractère "essentiellement dravidien" de l'art Kuṣāna (p. 8) sont encore des hypothèses ou des postulats ¹⁾.

1) Il était inutile de mentionner (p. 4) les "déchiffrements" des cachets dits "indo-sumériens" de M. Waddell et son identification des Sumériens aux Aryens; mais c'est aller un peu vite que d'ajouter que l'équation Sumérien = Dravidien est "much

Même à l'époque historique, les dates et les faits demeurent trop souvent incertains. L'énigme de Kaniska approche de la solution plus qu'elle n'est vraiment résolue. La chronologie de l'art gandhārien reste flottante, et si les théories présentées par M. Foucher, avec une science si attachante, sur l'origine gandhārienne du type du Buddha se heurtent aujourd'hui à des objections sérieuses, on aimerait, avant de les abandonner complètement, que les sculptures de Mathurā fussent datées plus sûrement et qu'on expliquât pourquoi le type du Buddha apparaît brusquement et tardivement dans deux centres qui, au début, se devraient fort peu l'un à l'autre¹⁾. Enfin, si bien des problèmes se posent encore dans l'Inde, ils sont

more plausible"; par ailleurs, quand on continue par la remarque que "some scholars connect Assyrians with Asuras", il conviendrait de dire ce qu'on en pense, et comment on concilie cette hypothèse avec le sens védique d'Asura et avec celui d'Ahura dans le monde iranien. De même, le lecteur n'acceptera pas d'emblée l'opinion que "the first breeders and trainers of horses seem to have been a Sanskrit speaking race" (p. 7).

1) L'attitude de M. C. vis-à-vis des idées exprimées par M. Foucher est résumée dans ce paragraphe de la p. 75: "Thus the famous theory of the Greek origin of the Buddha image, propounded by Foucher, and since adopted by many scholars, proves to lack all solid foundation, and falls to the ground, and with it the implied Greek inspiration of other Indian images, Brāhmanical and Jaina. The fact that a Hellenistic element, plastic and iconographic, of some kind, enters into and is absorbed by Indian art, remains. Opinions may differ as to its extent and significance; its importance is slight, and perhaps rather historical than aesthetic." La véhémence de la première phrase, inaccoutumée chez M. C., paraît de toute façon excessive. Qu'après vingt-cinq ans il y ait des modifications à apporter aux thèses soutenues dans le premier volume de *L'art gréco-bouddhique du Gandhāra*, c'est ce dont M. Foucher conviendrait vraisemblablement tout le premier, mais M. C. ne fait pas justice à l'ampleur et à la sûreté d'information de ce beau livre. Même s'il fut à certains égards le fruit de l'illusion "hellénique", l'archéologie hindoue peut se féliciter que des érudits rompus aux fortes disciplines classiques aient été ainsi attirés vers elle, tout comme le progrès de la philologie indienne doit beaucoup au mirage du sanscrit "mère des langues"; que n'avons-nous eu une chance analogue en sinologie! Par ailleurs, et dès l'époque Manrya, un monument comme le chapiteau aux lions de Sārnāth (pl. IV) paraît inexplicable sans de sérieuses influences méditerranéennes. Pour nier que l'art hellénistique ait fait grande impression dans les milieux hindous, il faut oublier tout ce que les contes bouddhiques racontent des artistes *yavana*. Enfin, il est caractéristique que M. C., qui signale tous les cas où il croit trouver une influence exercée par l'Inde au dehors, ne prononce par contre même pas le nom des Grecs quand il parle du théâtre hindou.

aussi nombreux hors de l'Inde. De la première "hindouisation" de la Birmanie, nous savons peu de chose; pour le Siam, M. C. a suivi des auteurs dont les opinions paraissent souvent aventurées; au Cambodge, et au moment même que le livre de M. C. s'imprimait, un travail de M. Ph. Stern apportait dans la chronologie des monuments khmers une révolution qui va être suivie d'un bouleversement encore plus profond; dans l'Insulinde, le travail fondamental de M. Coedès sur le royaume de Śrīvijaya a fait naître, sur l'empire des Śailendra, de premiers essais de reconstitution historique qui, à l'épreuve, demanderont sans doute bien des retouches. Par une nécessité inhérente à un manuel qui ne peut entrer dans les détails et les réserves d'une monographie, l'ouvrage de M. C. donne peut-être, à vol d'oiseau, l'impression d'un terrain plus solide que nous ne le sentons quand nous le foulons vraiment sous nos pieds. Mais il y gagne de pouvoir dominer un horizon plus large, d'un œil que les arbres et les broussailles n'empêchent pas de voir la forêt.

Voici quelques remarques de détail:

P. 30: "Authentic relics [*du Buddha*] have been discovered at Taxila". Qu'entend par là M. C., et donne-t-il sa garantie à l'"authenticité" des reliques du Buddha mises dans un reliquaire de Taxila loin des lieux où avait vécu le Buddha et quelque six siècles après sa mort?

P. 30: "The Chinese pilgrims speak of certain *stūpas* as towers". Faute de références, je ne sais à quel texte M. C. fait allusion; les pèlerins chinois emploient généralement le mot 塔 *t'a*, qui est la transcription même d'une forme prakrite de *stūpa*¹⁾; ne serait-ce pas *t'a* qu'un traducteur européen aurait rendu par "tower"?

1) A la p. 53, M. C. dit que le *Bukyō* [lire *Bukkyō*] *Daijiten* "explains *tō* as etymologically = *stūpa*"; c'est exact, mais en tant que *tō* est la prononciation sino-japonaise du chinois *t'a*; quant à celui-ci, **t'áp*, il a été créé pour transcrire une forme

P. 49: L'inscription d'“Heliodora” (Heliodoros) est datée ici de “about 126 B.C.”, mais de “ca. 140—130 B.C.” à la p. 24, et de “ca. 140 B.C.” à la p. 34.

P. 55 et 155: Le rapprochement entre le *torāṇa* hindou et le *torii* japonais a été en effet proposé, depuis près d'un quart de siècle, mais n'a pas gagné en autorité avec les années.

P. 72: L'existence de *śilpāśāstra* à la fin de la période Gupta est certaine, mais il ne faudrait pas dire d'une façon absolue que Hiuan-tsang mentionne un *śāstra* (ou une *vidyā*) intitulé *Śilpasthānavidyā*. Hiuan-tsang, dans son énumération des “grand 論 *louen*” (*mahāśāstra*) des “cinq 明 *ming*” (*pañca-vidyā*), nomme en second rang le *śāstra* du 工巧明 *kong-k'iao-ming*¹), ou “de la *vidyā* des arts et métiers”, lequel porte sur les arts (伎術 *ki-chou*), la mécanique (機關 *ki-kouan*), l'astrologie divinatoire (陰陽 *yin-yang*), le calendrier et les nombres (曆數 *li-chou*). Il n'y a rien, dans le texte chinois, qui corresponde à *sthāna*, et la restitution *Śilpasthānavidyā* adoptée par Stanislas Julien, que Beal a copié, est uniquement basée sur la liste parallèle de la *Mahāvvyutpatti*; le terme même de *śilpasthāna* se retrouve d'ailleurs dans le *Divyā-*

prakrite de *stūpa* (**thūpa*^a, ou plutôt **thāba*, à en juger d'après la transcription 塔婆 *t'a-p'o*, **t'āp-b'uā*); si la voyelle labiale n'a pas été rendue dans la transcription, c'est que le chinois ancien n'avait pas de mots comportant à la fois une voyelle labiale et une finale labiale; il fallait donc sacrifier en transcription ou la nature de la voyelle ou celle de l'occlusive finale. Dans l'*Analytic Dictionary* de M. Karlgren (p. 276), 塔 est rétabli en **tāp*; ce doit être une inadvertance, car les *fan-ts'ie* anciens ne connaissent que **t'āp* et **d'āp*; le *K'ang-hi tseu-tien* ne donne **t'āp* qu'au sens de “s'écrouler”, qui n'est pas attesté et où 塔 *t'a* ne peut être qu'un substitut anormal de 塌 *t'a* (**t'āp*); par contre, pour *t'a* au sens de *stūpa*, il indique **d'āp*, ce qui repose sur quelque erreur; il y a d'autres inexactitudes dans la suite du paragraphe consacré à *t'a* par le *K'ang-hi tseu-tien*, mais il n'est discuté ni dans De Groot, *Der Thūpa* (1919), ni dans Trautz, article d'*Asia Major*, I, 159—175 et 227—234.

1) Telle est bien la leçon qu'il faut adopter, au lieu du *k'iao-ming* des éditions suivies par Julien et par Beal; cf. l'édition critique de l'Université de Kyōto, et les textes parallèles du *Yogacarjabhūmiśāstra* cités dans le dictionnaire d'Oda Tokunō⁶, 290.

vadāna. Comme on le voit par Hiuan-tsang, cette “*vidyā* des arts et métiers” couvrait un champ très étendu; le ch. 15 du *Yogacarya-bhūmiśāstra* énumère douze sections de l’œuvre (cf. le dictionnaire d’Oda Tokunō⁶, 290)¹).

P. 92: “The Kie-ni (*kanaka*) flower, of deep red colour”. La restitution *kanaka* est donnée par Julien, que Beal a copié, mais le 羯尼 *kie-ni* (et plus complètement 羯尼迦 *kie-ni-kia*) de Hiuan-tsang ne peut guère être ramené à *kanaka*; *kie-ni-kia* (**kjüt-nji-ka*) suppose normalement **karṇikā*, et si la couleur de la fleur s’y prête, il faudra vraisemblablement restituer *karṇikāra*²).

P. 93: “Pearl-red pillars”; ceci est pris à Beal, *Life*, 111, et on aimerait à savoir ce que Beal et M. C. ont voulu entendre par là (il y a bien des perles roses, qui sont vraisemblablement les *lohitamukti* des textes sanscrits, mais elles n’ont rien du rouge vif dont on peint souvent les colonnes). Le texte a seulement en réalité 朱柱 *tchou-tchou*, “les colonnes vermillon”, et Beal a dû lire à la fois et absurdement 珠 *tchou*, “perle”, et 朱 *tchou*, “vermillon”; cette erreur du moins n’était pas dans Julien (*Vie*, 151), mais il faut bien reconnaître que, dans l’ensemble, la description du temple de Nālandā est à peu près aussi mal rendue par l’un et l’autre traducteurs.

1) Julien a également corrigé en *Śilpasthānavidyā* (*Mém.* II, 570) les traductions qu’il avait données dans la *Vie* pour 術數 *chou-chou* (pp. 152 et 212); mais *chou-chou* désigne les “sciences occultes”, et la correction est au moins douteuse.

2) Les fleurs ne sont pas dites d’“un rouge éblouissant” comme l’a traduit Julien (*Vie*, 151), que le “deep red colour” de Beal (*Life*, 111) ne fait que copier; le texte porte 羯尼花樹暉煥其間。菴沒羅林森疎其外, “[Au temple de Nālandā,] les arbres à fleurs *kie-ni* brillent éclatants à l’intérieur [du temple]; les bois de manguiers sont denses au dehors [de lui]” (la forme *kie-ni* n’est pas une “faute” pour *kie-ni-kia* comme le dit Julien [*Mém.*, II, 559], mais est abrégée pour des raisons de rythme). En réalité, deux autres passages (*Vie*, 153, et *Mém.*, II, 16) prouvent que la fleur en question est jaune d’or. Le *Butea frondosa*, à fleurs rouges, indiqué ici par Julien (et d’après lui par Eitel), est en réalité appelé correctement *palāśa* par Hiuan-tsang (*Vie*, 97). Quant à l’identification du *kie-ni-kia* et du *karṇikāra*, elle est déjà suggérée dans le *Bongo-jiten*, 108, et dans Rozenberg, *Vvedenie*, I, 378.

P. 93: Pour le Buddha colossal en cuivre dû au roi Pūrṇavarman, la *Vie* (p. 161) comme les *Mémoires* (II, 50) emploient une expression 昔 *si*, "jadis", qui est assez anormale chez Hiuan-tsang quand il s'agit d'événements récents; et tel était le cas puisque Pūrṇavarman vivait au début du VII^e siècle. Quoi qu'il en soit, je ne sais pourquoi M. C. ajoute que "the super-colossal bronzes of Nara must have been made in imitation of some such figures as Pūrṇavarman's Buddha"; les Japonais avaient d'autres modèles dont ils pouvaient aussi bien s'inspirer, tels les colosses de Bāmiyān ou ceux de Chine. M. C. incline trop, selon moi, à chercher des origines hindoues directes à ce qu'il constate au Japon.

P. 141: "The technique of these tiles resembles that of the so-called Han but probably later grave-tiles of China". Il y a des "grave-tiles" postérieures aux Han, mais il y en a aussi des Han, parfaitement caractérisées; je ne comprendrais ni les réserves de M. C., ni la raison pour laquelle il les formule ici, si elles ne se rattachaient à une hasardeuse théorie d'emprunt qu'il développe à la p. 151.

P. 144: "These wooden edifices [of Nepal] preserve the elements of much older styles, of which the monuments are no longer preserved in India; they illustrate too a half-way stage between Indian prototypes and Chinese derivatives"; et les innovations népalaises dans la construction des *stūpa*, qui se retrouvent au Tibet, "certainly had a share in [the development] of the Far Eastern pagoda". Je n'en crois rien, encore qu'une opinion de ce genre ait été formulée par M. S. Lévi (*Le Népal*, III, 186). Népal et Tibet sont *terra incognita* pour les Chinois jusque dans le second quart du VII^e siècle; à cette époque, le type de la "pagode" chinoise était déjà fixé. Tout ce qu'on peut dire éventuellement, c'est que les *stūpa* népalais anciens et les pagodes chinoises conservent certains éléments architecturaux qui ont pu naître dans l'Inde encore qu'on ne les y ait pas retrouvés jusqu'ici.

P. 147: La date de 1058 pour la mort d'Atiša ne paraît pas encore sûre, et il y aurait, je crois, à la faire suivre d'un point d'interrogation.

P. 147: La plupart des bronzes "sino-tibétains" dans les collections ne datent pas des Ming, mais du XVIII^e siècle; je ne parle ici que de ceux qui sont anciens, car il y en a aussi beaucoup de tout modernes.

Pp. 148 et 150: Il ne me paraît pas exact, dans l'état actuel des connaissances, de ne parler de l'influence hindoue ancienne au Turkestan chinois que par la voie de Taxila-Khotan. La voie de la Sogdiane et des Pamirs doit entrer également en ligne de compte.

P. 149: Je ne crois guère au "Titus" de Mirān.

P. 149: Au lieu de "Dai Itoku", qu'on retrouve également à l'index et dans la traduction allemande, lire Dai-koku, prononciation sino-japonaise de 大黒 Ta-hei, qui est lui-même la traduction de Mahākāla, le "Grand Noir".

P. 150: "Idikučari"; lire "Idikut-šahri".

P. 151: Après les travaux de H. Maspero et les miens, on pouvait espérer ne plus rencontrer la date de 67 A.D. comme ayant une valeur quelconque dans l'histoire du bouddhisme chinois; l'ambassade de l'empereur Ming est purement légendaire.

P. 151: M. C. veut que le buffle ait été introduit d'Inde en Chine par la Birmanie; mais le buffle est commun dans toute l'Indochine, et l'hypothèse de l'introduction des Indes est toute gratuite.

P. 152: On ne peut dire que l'art des Wei est "surtout apparenté" aux fresques les plus anciennes de Touen-houang, car celles-ci sont de l'art Wei tout simplement.

P. 152: La capitale cosmopolite sous les T'ang n'est pas tant à Lo-yang qu'à Si-ngan-fou.

P. 153: Il est dit ici que "Bodhidharma of Southern India"

vint en Chine et y prêcha le Mahāyāna “ca. 529—36”, et p. 155 qu’il “établit” la doctrine *zen* en Chine “ca. 527—536”. Mais j’ai montré dans le *T’oung Pao* de 1923, 252—261, que l’origine de Bodhidharma nous est inconnue et qu’on ne lui a fait jouer qu’après coup le rôle qui lui est attribué par la tradition.

P. 153: “Yi Yuan or Lieu Yuan”. “Yi Yuan” n’est pas à citer; j’ai indiqué dans le *JA*, 1923, I, 195, n. 2 et 4, quelle était l’origine de cette leçon fautive.

P. 154: M. C. cite cette phrase de M. Hackin: “La Chine reste, tout compte fait, nettement tributaire de l’art bouddhique népalotibétain.” Isolée du contexte et transportée dans l’exposé de M. C., cette phrase prend une importance que M. Hackin n’admettrait pas.

P. 154: Point n’est besoin de rapports directs entre le Japon et l’Inde pour expliquer que Dhṛtarāṣṭra se tienne au Japon debout sur un démon couché comme on le voit pour un *yakṣa* à Bharhut, puisqu’il en est de même dans l’art chinois.

P. 154: Le *Tsao-siang leang-tou king* n’est pas “une édition japonaise” d’un canon iconographique tibétain, mais une version chinoise faite au XVIII^e siècle, et dont il y a plusieurs éditions tant chinoises que japonaises.

P. 173: “The Cambodian hegemony known to the Chinese as Fu Nan and Kan To Li”. Le Kan-t’o-li n’a rien à voir avec le Fou-nan, et se trouvait dans l’Insulinde (cf. les références de *T’oung Pao*, 1923, 244).

P. 176: Cette page est pleine d’erreurs. Khubilai-khan, qui n’est monté sur le trône qu’en 1260, n’a pu exercer une pression “dans la Chine du Sud” “au début du XIII^e siècle”. J’ignore où M. C. a pu prendre que les Khmers avaient fondé “vers 1280” une nouvelle capitale à “Sano”, sur l’emplacement futur d’Ayuthia. Enfin c’est aller contre tous les textes que de dire que la fondation d’Ayuthia “is dated 1350 according to the Annals, but most likely

a date nearer to 1460 would be more correct". Il est non moins contestable de dire que "quite definitely by the tenth and eleventh centuries the classical Siamese (Thai) type emerges and asserts itself".

P. 184: Ce n'est pas seulement "après le VII^e siècle" que les Chinois commencent à parler du Tchen-la (cf. aussi p. 157 pour le Fou-nan "au VI^e et au VII^e siècle"); le renversement de la dynastie du Fou-nan et son remplacement par celle du Tchen-la sont de la fin du VI^e siècle, et une ambassade du Tchen-la arrive déjà en Chine en 616—617.

P. 198: Chö-p'o est Java, et c'est Che-li-fo-che qui est Śrīvijaya. Par ailleurs, on ne peut accepter l'équivalence "Malayu = Malaka = Minañkabaw", "on the Malay Peninsular" (p. 200).

P. 199: Je ne vois pas de raison pour chercher Kaṭāha dans l'île de Sumatra plutôt que sur la péninsule malaise.

P. 200: Pahang n'est pas à Sumatra, mais sur la péninsule malaise.

La bibliographie des pages 214—228 est très riche ¹⁾; j'ai déjà dit que le choix de l'illustration était en général heureux, et il me reste à ajouter que l'exécution en est excellente ²⁾.

P. Pelliot.

1) Elle est riche au point de me prêter dans la traduction allemande (p. 250, n^o 1) un ouvrage de 1926 qui n'a jamais paru; il a été supprimé dans la bibliographie de l'édition anglaise, qui a remonté alors d'un rang les numéros me concernant; mais le changement de numérotation n'a pas été fait dans les notes de la traduction allemande, qui renvoie ainsi parfois à cet ouvrage inexistant.

2) Des inadvertances de détail ont subsisté dans l'édition anglaise et se retrouvent dans la traduction allemande: A la p. 3, la n. 1 cite la page et la planche d'un volume à choisir entre 23 tomes. P. 55, "*makatama*", lire *magatama*. P. 93, n. 1, "p. III", lire p. 111. P. 181, "Vyādhapur", lire Vyādhapura. P. 195, "Chamban", lire Cha-ban. P. 198, "Zabadion", lire Zabadiou; etc.